

III

Ils sont sur la terrasse avec, pour maintenir la distance entre eux, assez de mots, ceux qu'ils prononcent et ceux de leurs pensées.

Il y a les siens à lui. Choisis soigneusement. Il ne sait pas piocher en marge, se laisser aller à la joyeuse foire de l'approximation, du désordre d'où surgit parfois l'éblouissement.

Avec elle, il s'approvisionne avec rigueur. Sans cesse, il trace des parallèles. C'est sa géométrie favorite. Lignes de fuite intouchables. Elles sont échelles vers un idéal, rails pour une ambition.

Ainsi elle pense : Il projette en moi une attente, il puise en lui une matière secrète puis il l'utilise pour tirer ses droites, mais il va trop loin, bien au-delà de mes possibilités, il me dépasse. Pourtant il recommence. Il édifie un temple qui repose sur d'élégantes colonnes, élancées et fragiles, et je m'efforce de répondre. À mon tour, je construis, sans disposer de ses moyens, je n'ai ni ses aspirations ni son idéal.

Le temple ouvert à tous les vents, elle le voit. Pas un visiteur pour le parcourir. Ils sont seuls pour le lieu de jonction fictif, celui de l'écrit. Leurs paroles s'approchent, tentent un frôlement. Surprises par l'audace qu'elles croient reconnaître, elles reculent. Aucun d'eux ne pourra fichet en l'autre les mots forts qui s'enfoncent et sur lesquels on peut prendre appui. Des mots indestructibles. Des mots pour la conquête. Il ne s'agira pas de cela. L'un le sait, l'autre en est sûr. Entre eux, il n'y a pas de place pour cette sorte de soumission ni pour l'instant fugace d'une rencontre, lieu d'intersection de leurs lignes respectives, croisement de leurs désirs.

Pourtant, devant leur café, leurs dire, matières vivantes de l'élément liquide dans lequel ils baignent – le flot de vie autour d'eux et la lumière fluide et joyeuse –, leurs dire se tendent, tout à coup anémones de mer qui au moindre frémissement de danger se rétractent. Deux anémones colorées, de même teinte, d'un bleu où vibrent des reflets verts et des paillettes dorées. Pas seulement leurs dire, eux-mêmes anémones.

Lui emprunte de singuliers et improbables chemins. Elle sourit à le voir explorer cette drôle de géographie où, une fois encore peinant à s'orienter, il se perd.

Quand ils sont ensemble, elle est aussi hors d'elle, quelque part, invisible dans

l'espace entre eux, déjouant ses détours après les avoir guettés, espérés, attendant celui qu'elle n'aura pas pressenti. Elle cueille ce qui frémit en lui, un mot, un regard, un geste. Elle choisit le meilleur pour les jours à venir. Ce mot, ce regard, ce geste, elle l'enveloppe, le protège : Que personne n'y touche, je vais en être la gardienne, il a déjà sa place dans mon laboratoire intime.

*

Ton jardin, toujours, d'où naissent les saveurs et les souvenirs qui font les histoires et les livres. J'y revenais après plusieurs semaines d'absence durant lesquelles j'avais essayé, tant bien que mal, de rassembler tous les détails de nos rencontres. Je m'étais posé sur chacun d'eux : les vêtements que nous portions, les plats que tu m'avais préparés, les danses improvisées et soudaines, les emportements, les mots rieurs – Dis-moi nos dires nous disions-nous –, tous ces éléments de récits qui se construisaient et que je taisais encore trop.

Je retrouvais ce jardin d'après-saison où rien ne laisse envisager le déclin à venir, à peine çà et là de timides taches d'épuisement dans les feuillages encore touffus. Une odeur plus humide aussi.

J'y revenais, comme si c'était de là que pouvait surgir notre part d'importance. Comme si chaque arbre, chaque fleur,

chaque plante, chaque brin d'herbe détenait en lui les songes et les mystères qui nous feraient vivre. Je le savais, tu me l'avais assez dit, il fallait que je rentre en chacun d'eux, que je m'y installe, m'y confonde.

Ce jour-là, lorsque j'ai ouvert la porte de la salle à manger qui offre ton jardin, j'ai fermé les yeux et j'ai vu toute l'étendue, toute l'immensité des choses qu'il me restait à découvrir. J'en ai pris peur, mais tu étais derrière moi, tu me suivais, me protégeais du pas mal posé, je ne pouvais plus reculer.

Nous avons longé les allées. Tu caressais les branches qui débordaient sur notre passage. C'était une caresse étrange, lourde, qui se déplaçait lentement le long du feuillage puis, un peu plus vivement, qui empoignait chaque feuille avec une force maîtrisée, juste suffisante pour en capturer la sève sans avoir à la froisser. Ou alors tu te laissais fouetter le visage en passant. Moi, j'avais plutôt tendance à les éviter, les effleurer ; à les cueillir d'un simple coup d'œil.

C'est seulement lorsque nous sommes parvenus au bout du sentier, là où la clôture sépare le jardin du pré, que je l'ai vu. J'aurais dû le remarquer dès le seuil tellement il contrastait avec le reste, mais trop occupé à te regarder régner sur tes terres, je ne lui avais prêté aucune attention. Et pourtant.

Au milieu de la pelouse trônait un pauvre tronc déraciné, pourri, creusé, noué. Posé à sa base sur deux béquilles de bois tendre

et légèrement courbé en son centre pour s'élançer faiblement à son extrémité. Un corps d'homme allongé, le buste et la tête relevés, tendant une main ouverte vers le ciel – comme désespéré.

Tu m'as dit : C'est mon arbre de Judée.

Je ne savais pas le nom des arbres, ni celui des fleurs et des oiseaux d'ailleurs, à peine si je savais reconnaître un peuplier d'un bouleau, que tu me lançais le plus simplement du monde, avec une telle évidence : C'est mon arbre de Judée. De quelle contrée et de quelle légende anciennes me parlais-tu ? J'ai été surpris que tu ne m'en apprennes rien, moi qui pensais que tu possédais tous les secrets de ton royaume et que tu pouvais en résoudre toutes les énigmes. Tu m'as répondu que savoir le nom des choses sans en avoir auparavant saisi l'âme était bien futile. Seule t'importait l'histoire de cet arbre-là, de Judée ou pas !

Ce n'était plus l'arbrisseau, devenu patiemment centenaire, qui avait pris racine un jour dans l'anonymat des frênes, des châtaigniers, du cèdre et des noisetiers au bord du ruisseau caché. Il s'était débattu avec persévérance pour s'imposer face à l'arrogance de ses voisins. Au printemps, à chaque fois plus éclatant, il faisait éclore sur ses branches à nu de minuscules fleurs roses qu'il multipliait à l'infini. Jusqu'à en habiller son tronc. Il enrobait son être d'une

brillance toute réfléchie. Il ne cherchait pas à plaire aux autres, ni à se confronter à leurs regards, il ne cherchait qu'à se satisfaire de sa lumineuse beauté. Il s'en nourrissait. Il attendait un peu, le temps de laisser s'épanouir toute sa contenance.

Puis, apaisé, il apportait au bouquet alors constitué un compagnon de jeu : son feuillage. Au feu des fleurs, se greffaient mille petites escarbilles verdoyantes, des cœurs enlumines à la rondeur exquise. L'arbre, tout en se modelant, s'adoucissait en de plaisantes formes potelées. Plus tard, non content d'en avoir achevé l'œuvre, il ajoutait une dernière touche. Une grosse gousse empourprée et aplatie contenant toute la nourriture, tous les repas des oiseaux de passage.

L'arbre de Judée s'était fait vie avant d'en distribuer le suc.

Tu me le livrais mot à mot, tu me le donnais à apprendre et, sans pause dans le cours de ton récit, tu as ajouté qu'il avait vieilli. Usé par le temps, il n'avait pas résisté aux caprices des générations passées. Aux joies et aux souffrances des enfants et des grands qui avaient planté là leur existence et dont il avait surpris les moindres mouvements. Il savait – il s'en était imprégné – la douleur de la petite fille autiste qui se réfugiait sous son branchage, les baisers volés et les faibles murmures – il avait appris tous les langages – des amants interdits, les éclats de rire de la jeune femme

délurée, les vomissements du cousin ivre, les jérémiades du grand-père maugréant sa rancune contre la terre entière, par cœur les poèmes de l'étudiant de vingt ans, la

Son tronc s'était tordu de tous ces secrets, s'était voûté des plaintes et des chuchotements, tourmenté des cris de peine ou de joie.

Tu m'as dit alors : Il n'y a plus que moi ici. Il m'a choisie, il m'a donné sa vie.

Souvent, attirée par son élégance, tu t'approchais, les bras tendus vers lui, et il t'accueillait. Tu l'enlaçais, sauvage et râpeuse, heureuse de te frotter à son écorce, puis tu laissais ton corps tout entier se vautrer sur lui. Tes joues s'égratignaient à son contact et de minces filets de sang s'écoulaient le long de ton cou. Tes seins s'aplatissaient pleinement sur sa surface, tes mains faisaient le tour de l'arbre, l'extrémité de tes doigts en saisissait la rugosité. Ton ventre en recevait toutes les ondes, et tes jambes, légèrement écartées, laissaient les cuisses se heurter à sa dureté. Tu jouissais de la connaissance qu'il avait de toi.

Tu avais attendu, longtemps patienté, avec opiniâtreté, mais aussi avec indifférence sachant que tu n'avais aucun pouvoir sur le temps, tu avais attendu que chaque feuille soit tombée. Il avait suffi de quelques saisons plus rudes pour que, peu à peu, les branches se figent, se craquellent, puis craquent enfin sous l'effet des souffles d'air frais,

que les racines décident un jour de s'arrêter
de grandir, certaines même, apeurées par
la lumière de la terre, mortes nées,
que les morceaux d'écorce, comme un
puzzle mal assemblé, éclatent en de mul-
tiples pièces desséchées,
que le tronc, à force de se nouer, se fende
et perde la sève, la laisse s'échapper,
que sa couleur, lâchée par le soleil et la
pluie, s'altère,
que la feuille se noircisse,
que la fleur,
que

Tu avais patienté pour qu'il devienne tronc
mort, cherchant maintenant de ton désir
comme une résurrection, une réincarnation,
à travers toi un sens enfin à lui-même.

Avant qu'il ne soit poussière, terre
mélangée à la terre, il s'était couché. Tu
avais choisi le jour d'automne pour le
ramasser et l'amener sur la pelouse, comme
un enfant blessé que tu aurais porté. À
l'aide de quelques bouts de bois, tu l'avais
disposé de manière à ce qu'il garde la même
posture. Dans son ultime souffrance. Il
t'avait donné sa vie et toi, par le soin extrê-
me que tu portais à sa reconnaissance, tu
le faisais de nouveau être, ouvert à une
liberté nouvelle.

Il redécouvrait la lumière, la clarté du
jour. Il dormait à la lecture de tous. Il
respirait bien. Il vivait.

Il lui restait le ciel à conquérir. J'imaginai qu'un jour, à son extrémité, tu y accrocherais une balançoire pour les petits-enfants à naître. À ta façon, tu les ramènerais à la terre, mais plus fort encore, tu leur donnerais aussi l'envol et la légèreté. Tu entendrais leurs rires danser dans l'immensité de la trouée bleue et te renvoyer les images pures de ton innocence retrouvée.

De l'inertie, tu avais créé la vie ; je te voyais heureuse. Il m'avait suffi de le comprendre pour commencer à t'atteindre.